EXTRAIT

Depuis que nous avons embarqué à bord du voilier, c'est Hans qui mène la conversation. Je me contente de l'écouter, ne l'interrompant que pour le relancer, surtout lorsqu'il s'étale sur les questions maritimes. Je suis profane en la matière, ne sais ni tenir une barre ni lire une boussole, encore moins me situer sur une carte. Hans adore dissenter sur la mer et sur les navires, des nef's antiques aux vaisseaux ultramodernes ; ses connaissances paraissent encyclopédiques. Il est très fier de son bateau qu'il a décoré lui-même. Quand il s'empare des commandes, il donne l'impression de prendre en main son propre destin. Les premiers jours, terrassé par le mal de mer, et après avoir vomi mes tripes par-dessus l'écubier, je m'affaissais sur un siège et, les bras enroulés autour du pavois, j'observais Hans à travers la baie vitrée de la cabine de pilotage. Il se tenait droit tel un conquérant, la barbe blanche haut perchée, rappelant un capitaine Achab chenu mais assagi. Au début, il m'invitait à la barre, m'expliquait le fonctionnement des différents cadrans sur le tableau de bord, me montrait la radio, le radar, le GPS, les instruments de navigation. Ensuite, s'apercevant que je n'assimilais pas grand-chose, il cessa de m'"importuner". J'avais la tête ailleurs et sa pédagogie m'ennuyait. Je préférais passer le clair de mon temps à scruter les horizons et à écouter les voiles claquer dans le vent.

Si on évitait de mentionner Jessica, Paula revenait sans cesse dans les évocations. Hans parlait d'elle comme s'il l'avait quittée au petit matin, certain de la retrouver le soir en rentrant. Je comprenais qu'elle lui manquait, mais il avait le don de s'arranger pour la maintenir omniprésente quelque part dans son cœur et dans son esprit.

— Il commence à faire frisquet, lui dis-je en me frottant énergiquement les bras.

Il acquiesce.

— Un dernier verre ? me propose-t-il.

— Je ne pense pas.

Je prends une douche avant de me mettre au lit. Comme les nuits précédentes, j'éteindrai les lumières et j'interrogerai l'obscurité pendant une heure ou deux. J'ai commencé à lire Musil dans l'avion qui nous transportait à Nicosie. Ce soir, je me rends compte que j'en suis encore au premier chapitre. Incapable de me concentrer sur le texte, je le reprends depuis le début. Comme la veille, et les nuits d'avant. Je mets un peu de musique, le même morceau de Wagner puis, au détour d'une phrase ou d'une métaphore, le livre s'efface et je me surprends à errer à travers mes absences. Et là, dans le silence feutré de ma cabine enrobée d'acajou, parmi les assemblages platinés et les tableaux joliment accrochés sur les parois, le fantôme de Jessica me rattrape. Je ferme les yeux pour le congédier, sans succès... Ce que je redoute par-dessus tout, c'est le réveil – la première chose qui me viendra l'esprit est la mort de Jessica –, car chaque réveil portera en lui l'exact émoi qui m'a accueilli dans la salle de bains où l'amour de ma vie m'a faussé compagnie. C'est terrible. Finirais-je par surmonter le drame ?... Je me demande surtout comment j'arrive à me lever, à me doucher, à me raser, à boire mon café et à retourner sur le pont voir la mer se substituer au temps... Le jour n'étant qu'une trêve, la nuit me retrouverait au lit, étendrait sa noirceur jusque dans mes pensées et me chuchoterait à l'oreille, juste avant que je m'assoupisse, si j'étais prêt à affronter le réveil qui se tient déjà en faction, à l'affût du matin.

Je prends un comprimé pour dormir.

Comme tous les soirs.

Un bruit en cascade me réveille. L'effet du comprimé ayant ramolli mes sens, j'ai du mal à me situer. Je cherche ma montre, ne réussit pas à mettre la main dessus, consulte celle incrustée à même la table de chevet : 4 h 27. Quelqu'un braille après Hans dans la pièce d'à côté. Brusquement, la porte de ma chambre s'ébranle, et une torche électrique m'envoie son fuseau sur le visage. Je n'ai pas le temps de réagir ; une ombre s'élançe vers moi et me pose quelque chose de métallique sur la tempe. Une deuxième silhouette investit la pièce, cherche le commutateur et allume. Le plafonnier dévoile deux

Noirs frénétiques. Le premier est un trentenaire bien charpenté au crâne rasé et aux épaules d'haltérophile ; une brute nue jusqu'à la ceinture, avec des amulettes autour des bras et du venin dans le regard ; il me hurle des sommations dans une langue inconnue. L'autre intrus est un adolescent filiforme, la figure tailladée, les prunelles éclatées comme ceux d'un drogué en manque. Il pointe sur moi une arme à feu inclassable, peut-être un fusil de chasse à canon scié ou bien un mousqueton artisanal.

Le géant est trop fort pour que je lui oppose une quelconque résistance. Son bras m'arrache du lit et m'envoie contre une paroi. Je suis à peine debout que je reçois dans le ventre un coup de crosse qui me plie en deux. Le deuxième intrus me saisit par les cheveux et m'oblige à m'agenouiller. Ses yeux rouge sang courent sur moi comme deux fourmis carnivores. Je n'en ai jamais croisés de semblables de ma vie. À croire que le gamin n'attend qu'un prétexte, n'importe lequel, pour m'abattre... Le géant farfouille dans les tiroirs, retourne le matelas pour voir ce qu'il y a en dessous, décroche les tableaux en quête d'un coffre-fort camouflé. Lorsqu'il tombe sur un objet intéressant, il le jette dans un petit sac en jute maculé de salissures. C'est ainsi qu'il rafle ma montre, mes somnifères, mon portefeuille, mon téléphone mobile, mon ceinturon, mes lunettes de soleil et mes livres. La fouille terminée, le géant revient sur moi, traque mon regard dans l'espoir d'y déceler un détail qui lui aurait échappé, me relève le menton avec la pointe de son kalachnikov et me crie quelque chose dans son jargon. Il répète trois fois la même question, d'une voix gutturale qui fait frémir les veines de son cou. N'obtenant pas de réponse, il me cogne et me pousse devant lui dans le corridor.

Quatre hommes armés tiennent en joue Hans et Tao dans la cabine de pilotage en gueulant tous à la fois ; un cinquième barre l'escalier qui mène sur le pont. Ce dernier passe et repasse la lame d'un sabre sur la paume de sa main, aussi sinistre qu'un bourreau s'appêtant à décapiter sa victime. Ses yeux brillent d'un éclat malsain, et son rictus figé me glace le sang. Malingre, le visage osseux et les bras démesurément longs, il donne l'impression de ne pas avoir toute sa tête avec les grotesques lunettes sans verre qu'il porte avec désinvolture.

Nos agresseurs sont jeunes, certains à peine sortis de la puberté, mais ils paraissent savoir avec exactitude comment gérer la situation. Après nous avoir déconcertés à coups de cris et d'éclats de bave, ils nous ordonnent de mettre les mains en l'air. Hans, qui n'a eu que le temps d'enfiler un pantalon et une chaussure, tente de calmer les esprits ; il est sommé de se taire et de rester tranquille.

Un grand échelas à la peau cuivrée s'adresse à l'adolescent venu me chercher :

— Pas d'autres passagers ?

— Non, chef.

Le chef se tourne vers moi, s'attarde sur mon caleçon, mes jambes nues. Avec son revolver, il me plaque contre la paroi. Ma pomme d'Adam racle ma gorge tel un grattoir. J'ai du mal à ne pas fermer les yeux, m'attendant à une détonation imminente. Une peur panique s'empare de moi ; je crispe les poings pour la contenir.

— C'est toi le timonier ? me fait-il en anglais.

— C'est moi, intervient Hans. Qu'est-ce que vous nous voulez ?

Le chef ricane, dévoilant une dent en or, et, sans me quitter des yeux, il rétorque :

— Ces sacrés Blancs ! Il leur faut toujours un dessin.

Il s'approche de Hans, le dévisage :

— C'est ton rafirot ou bien tu l'as loué ?

— C'est mon bateau.

— *Great !*... Français, Américains, Britanniques ?

— Allemands...

— Vous êtes dans les affaires ou dans les magouilles ?

— Ce sont des espions, fait le colosse aux amulettes.

— C'est faux, se défend Hans. Mon ami est médecin. Et je suis dans l'aide humanitaire. J'ai un hôpital à équiper aux îles Comores...

— Comme c'est touchant, ironise le chef en se dirigeant sur Tao... Et le jaune d'œuf ?

— Il est philippin.

— La bonniche, je présume. Il fait le ménage, prépare à manger, vous torche le cul et veille sur votre confort... Ça pèse combien sur le marché, un cuisinot philippin, Joma ?

— On le braderait qu'on ne lui trouverait pas preneur, dit le colosse.

— En somme, un mauvais placement, déduit le chef en tournant autour de Tao.

Tao ne bronche pas. Il se tient droit, le visage fermé, ne laissant rien transparaître de ses émotions.

— Désolé, lui dit le chef, il va me falloir me passer de tes services. J'espère que tu sais nager.

Aussitôt, le colosse aux amulettes ceinture Tao. Hans essaye de s'interposer. Un coup de crosse l'étend sur le parquet. Tao ne se débat pas. Il ne comprend pas ce qu'il lui arrive. Son petit corps est englouti par celui du géant noir. Je suis dépassé par la tournure que prennent les choses. Pétrifié, sonné, je regarde le colosse conduire Tao sur le pont. Pas un muscle ne m'obéit.

— Kurt, ne les laisse pas faire ça, me hurle Hans à terre.

Ses cris me dessoûlent. Je me rue vers l'escalier, balaie le garçon au sabre. Quelque chose fuse en moi... puis, le trou.

On déverse un jet d'eau sur moi. J'émerge d'un brouillard. Il y a du sang sur mon tricot, sur mon caleçon et sur ma cuisse. Je porte mes doigts à ma tempe meurtrie ; je saigne.

Le colosse aux amulettes repose un seau sur le parquet et m'enfoncé sa godasse dans le flanc :

— On n'est pas à l'hôtel.

Le chef s'accroupit devant moi. Il est jeune, la trentaine, plutôt beau garçon, les traits fins et le nez droit. Il porte son treillis comme un banquier son costume, avec une contenance qui tiendrait aussi bien de la séduction que de l'intimidation. À ses airs apprêtés, on devine le garçon issu de la bourgeoisie locale, le notable en devenir qui aurait mal tourné.

Tenant nos passeports d'une main, il attend que je reprenne mes sens et dit :

— Excusez nos méthodes, docteur. Nous fonctionnons à l'ancienne, par ici. Avec les moyens du bord.

Je cherche Hans. Il est derrière moi, amoncelé dans un angle de la cabine de pilotage. Son œil a disparu sous une boursoufflure violacée.

— Je vous explique le topo, dit le chef dans un anglais parfait. La balle est dans notre camp, mais les règles du jeu vous appartiennent, à votre ami et à vous. Vous vous conduisez bien, nous vous traiterons bien. Vous essayez de jouer aux marioles, je ne me porterai garant de rien.

— Pourquoi avez-vous jeté Tao à la mer ? hurle Hans, hors de lui.

— Vous parlez du bridé ?... Problème de logistique.

— Vous avez assassiné un homme, bon sang !

— On meurt tous les jours. Ce n'est pas ça qui empêchera Dieu de dormir sur ses deux oreilles.